

Georges Perec et Ernst Lanzer : deux hommes en souffrance. Deux hommes qui manifestent les mêmes symptômes de la névrose obsessionnelle et qui partagent les mêmes traits de caractère, un besoin de maintenir à distance un affect par la représentation. Les symptômes de la névrose obsessionnelle sont ceux de la rumination, le doute, les rituels, les classifications, l'attention aux détails. Deux hommes avec les mêmes mécanismes de défense, mais qui ne se défendent pas forcément de la même chose, et du coup chacun aborde la vie d'une façon très différente.

Après la lecture de *L'Homme aux rats*, journal d'une analyse, je vois Ernst Lanzer empêtré dans une pathologie obsessionnelle qui l'empêche de vivre. Ses ruminations, ses doutes, ses hésitations et annulations envahissent sa vie et empêchent tout acte créatif. Son récit est morbide, rébarbatif, et ennuyeux. Le journal nous plonge dans un environnement claustrophobe, paralysé et étouffant où chaque pensée trouve sa contrepartie qui annule la première et provoque rituels et récriminations, interdictions et impulsions ; « toute contrainte, même celle qui le forcerait à faire ce qui convient, lui est odieuse parce que malade...le combat contre ces obsessions et contre les défenses s'opposant à elles l'épuisaient à l'extrême » disait Freud.<sup>1</sup> « Rusée est le terme exacte » dit le patient, en parlant de ce besoin, voire contrainte, de se protéger contre l'agression venant de ses forces mentales, « mais parfois on dirait que les conditions extérieures aussi sont rusées ». L'enjeu de ce cas « L'homme aux rats » est précieux pour Freud, où il cherche à établir un lien entre stade anal et symptômes, et une haine inconsciente de la part du patient pour son père.

Perec, pourtant témoignant des mêmes symptômes, me paraît bien moins empêtré, et avec plus de marge de manœuvre et des moyens pour s'en sortir. D'abord, il écrit. C'est essentiel ! A travers ses écrits il réussit à mettre ses symptômes sur un autre niveau, à les sublimer, « à élever l'objet à la dignité de la chose », comme dirait Lacan (« L'éthique de la psychanalyse »). (Et c'est curieux que le premier livre de Perec s'appelle « Les choses »). J'ai l'impression que ses écrits sur ses symptômes sont des tentatives d'outrepasser ses symptômes, d'aller au-delà ; Ce sont des ruses ! Il écrit ses symptômes, et ce faisant, il les met à distance pour pouvoir les maîtriser, (trait de la névrose), les observer, et s'observer lui-même, avec une dose de bienveillance et d'humour. Comme la fonction du *Witz*, avec le gain de plaisir que ça permet d'obtenir.

La névrose obsessionnelle est la traduction de *Zwangsneurose* : *Zwang* c'est la contrainte. C'est le noyau même de la névrose obsessionnelle. La même contrainte qu'on observe chez Ernst Lanzer se trouve au cœur des écrits de Georges Perec, mais sous une forme très différente. Toute l'œuvre de Perec est basée sur la contrainte. Il faisait partie d'Oulipo, en était un membre actif, dont la consigne de base est celle de la contrainte littéraire, ce qui

<sup>1</sup> S.Freud, *L'Homme aux rats*, journal d'une analyse, PUF 1974, p.49

d'après Oulipo, stimule de nouvelles formes d'expression et ouvre de nouveaux espaces de création. Je dirais que Perec a réussi à sublimer ses contraintes par la contrainte elle-même, de se ruser et se faire ruser par lui-même. (Comme une jeune patiente bien névrosée que je connais, qui m'a expliqué sa technique pour ne pas faire des cauchemars. Chaque soir, avant de se coucher elle se pose la même question : « Je me demande de quoi je vais rêver » ? Un exemple d'une belle ruse ! et ça marche !)

Les œuvres de Perec sont traversées par une attention aux détails, un besoin de classification, de rituels et de contraintes. En somme, toute la panoplie de la névrose obsessionnelle. Ses écrits font preuve d'une inventivité et d'une création originales. Il écrit ses symptômes de telle façon qu'il les sublime. La contrainte littéraire est présente tout au long de ses œuvres où il jongle avec les monovocalismes, les hétérogrammes, les palindromes, les lipogrammes. Parmi les plus connus sont « La Disparition » (sans E), W ou les souvenirs d'enfance et « les Revenantes » (qu'avec E), et ils montrent tous le lien étroit entre son écriture et la tragédie de sa vie, ses parents qui ont disparus, laissant un vide et un trauma qu'il l'a envahi toute sa vie.

Il dit : « J'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture ».

Georges Perec, par son écriture a pu affronter le vide et l'absence laissés par ses parents. Son écriture est tellement personnelle, tellement privée, tellement intime que le résultat n'est pas ce qu'il écrit, c'est ce qu'il n'écrit pas...le vide, l'absence et le trou. Son analyse avec Pontalis se déroule de la même manière : ce n'est pas ce qu'il dit, c'est ce qu'il ne dit pas. En parlant de son analyse il dit : « Parler, d'ailleurs, ce n'était pas difficile. J'avais besoin de parler, et j'avais tout un arsenal d'histoires, de problèmes, de questions, d'associations, de phantasmes, de jeux de mots, de souvenirs, d'hypothèses, d'explications, de théories, de repères, de repaires. Je parcourais allégrement les chemins trop bien balisés de mes labyrinthes...Sous le miroitement fugace des collisions verbales, sous les titillements mesurés du petit Œdipe illustré, ma voix ne rencontrait que son vide...suscitant [chez l'analyste] une boule de silence aussi lourde que mes paroles étaient creuses, aussi pleine que mes paroles étaient vides. »<sup>2</sup> En parlant de ses rêves, ses « ruses oniriques » il dit ; « ...[ils] me venaient tout écrits dans la main, y compris leur titre...j'ai fini par admettre que ces rêves n'avaient pas été vécus pour être rêvés mais rêvés pour être textes, qu'ils n'étaient pas la voie royale que je croyais qu'ils seraient, mais chemin tortueux m'éloignant chaque fois d'avantage

---

2 G.Perec *Les lieux d'une ruse* dans *Penser/Classer* points essais p.66-67

d'une reconnaissance de moi-même ». <sup>3</sup> De sa cure il dit « ...je vins pendant quatre ans m'enfoncer dans ce temps sans histoire, dans ce lieu inexistant qui allait devenir le lieu de mon histoire, de ma parole encore absente ». <sup>4</sup>

Peut-être toutes ces ruses, ses jeux de mots, ses interminables listes et classifications, ne sont-ils pas juste des tentatives empruntées de la névrose obsessionnelle pour ne pas s'effondrer, pour se tenir debout ?

Et sa cure, face au silence de son analyste lui a permis de s'en rendre compte. « Ce jour là, l'analyste entendit ce que j'avais à lui dire, ce que, pendant quatre ans, il avait écouté sans l'entendre, pour cette simple raison que je ne lui disais pas, que je ne me le disais pas. » <sup>5</sup>

Perec a bâti toute sa littérature sur l'indicible. Son langage est tellement personnel qu'il ne peut le partager qu'à travers les énigmes et les ruses, et là je termine sur la difficulté de le traduire. Il s'agit quasiment d'une mission impossible, tellement il y a de l'intraduisible, de collision entre énoncé/énonciation, mot/chose, d'une écriture de réel. Ca a été fait (Disparition = A void), mais quel exploit ! Comme d'ailleurs tous les écrits de Perec, peu importe la langue. Je lui donne le dernier mot : « Le plus important dans un roman c'est...je pourrais dire que ce n'est pas écrit. C'est quelque chose qui est derrière le mots et qui n'est jamais dit ». (Entretien 24/08/81.)

Mary McLoughlin

---

<sup>3</sup> *Ibid.* p.69

<sup>4</sup> *Ibid.* p.71

<sup>5</sup> *Ibid.* p.71